

Faculté de Théologie de
Fourvière-Lyon

LA GENERATION

Session sur la Maîtrise de la Vie

2ème phase : 3-7 décembre 1973

Dossier des conférences et des principales rencontres

AVERTISSEMENT

Les pages qui suivent donnent le texte des principales interventions et le résumé de quelques échanges de la session sur "la Génération" qui s'est tenue à Fourvière en décembre 1973.

De même que le dossier correspondant à l'enseignement concerté d'avril 1973, elles sont destinées aux participants de l'une ou l'autre de ces rencontres, et non à une diffusion élargie.

La transcription des débats est sous la responsabilité des organisateurs, qui n'ont pu le faire contrôler par tous les intervenants. Ils souhaitent que sa lecture ne durcisse pas les positions exprimées, qui étaient plus hésitantes dans la recherche d'une formulation, mais évoque simplement l'animation de ces journées. A tous et à toutes, merci.

Olivier de Dinechin

LA GÉNÉRATION

Session sur la "Maîtrise de la Vie" - 3-7 décembre 1973

Comme nous l'avions précisé à l'annonce de cette session, il s'agit de reprendre, par un biais plus réflexif, les questions soulevées au cours de l'examen du dossier "Maîtrise de la vie" présenté en avril 1973, dans un enseignement concerté entre professeurs de Fourvière et invités apportant leur expérience.

Si, dans cette nouvelle phase, les interventions programmées sont moins nombreuses, et si la durée est moindre, nous pensons cependant pousser plus loin la concertation entre les intervenants, ainsi que la participation de tous aux échanges. Nous avons fait signe à nos invités de l'année dernière, et nous espérons que certains d'entre eux pourront, au moins en partie, se joindre à nous.

Le nouveau titre proposé, "La génération", suggère une ligne directrice qui est apparue au cours de l'élaboration de cette session. En effet la "maîtrise" se trouve précisément remise en question quand on réfléchit de façon plus large sur la réalité et le sens de la génération humaine. Ici s'ouvre donc le travail proposé au cours de ces journées.

O. de Dinechin

Programme des journées
et
argument des principales interventions

Chaque journée comportera deux séances principales de travail :

- le matin à 9 h 30 : exposé et débat.
- l'après-midi à 16 h ou 17 h : exposé et débat

Les débuts d'après midi ainsi que la matinée du mercredi pourront être, à la demande des participants, des moments de rencontre plus informelles, et d'étude de documents.

Lieux : Exposés et débats généraux en salle blanche
Films en salle de cinéma
Groupes restreints, salles diverses disponibles.

Lundi 3 décembre

9 h 30. - Ouverture par O. de Dinechin

Denis VASSE : *La Génération : l'avortement comme symptôme.*

Les critères d'une naissance humaine peuvent-ils se trouver dans la technique biologique et la science a-t-elle le dernier mot pour déterminer le moment absolu de la vie ? La naissance en tant qu'humaine n'est finalement repérable par rapport à aucun discours "scientifique" : elle pose bien plutôt la question de la parole. C'est la génération qui caractérise l'espèce, non la forme fœtale, et dans la génération spécifiquement humaine, c'est bien de parole qu'il s'agit.

Denis VASSE : Suite. Débat.

Mardi 4 décembre

9 h 30 - Christian JOUVENOT, *Introduction à la lecture de G. Bataille*

La reconnaissance posthume que semble aujourd'hui acquérir G. BATAILLE (1897-1962) peut nous inciter à lire ses textes, qu'ils aient la forme de

l'ouvrage d'art, de l'essai philosophique, du roman obscène ou de l'écrit mystique.
Tous invitent à démasquer la peur de la mort que voile une recherche
angoissée de l'utile et du sens. Ouvrir souverainement les yeux à l'Inconnu
est peut-être impossible. L'érotisme en marque pourtant l'exigence.

A lire surtout : La Part maudite : Le Seuil, coll. Points (5,50F)
L'érotisme. Coll. 10/18 (9F)

17 h. Pierre VALLIN, *Interprétations et relectures du "Croissez et multipliez-vous"*

L'invitation biblique à la procréation a donné lieu historiquement à
des interprétations où s'entremêlent les différences et variations culturelles
de l'Occident. Histoire significative pour comprendre comment on peut poser
aujourd'hui les problèmes éthiques liés à la croissance démographique.

20 h 30 - Projection du film "Viva la muerte" d'ARFARAL (sous réserve de modification)

Mercredi 5 décembre

(La matinée est réservée aux divers groupes de travail qui courent au long de
l'année. Pour les participants extérieurs à Fourvière et pour les étudiants
qui le désireraient, une rencontre libre est possible).

17 h. Olivier de DINECHIN, *Une politique de la génération*

La rationalisation de la vie sociale rencontre toujours l'obstacle de
phénomènes "irrationnels", et la politique consiste à dépasser sans arrêt ces
obstacles. A côté de la violence, ou en relation à elle, la sexualité comporte-
t-elle une irrationalité spécifique, à la fois source et limite d'une politique
de la vie ? On essaiera d'élucider sous quelle forme l'Etat moderne et ses
gouvernements vivent les apories d'une telle politique.

Jeudi 6 décembre

9 h 30 - Paul BEAUCHAMP, *Les lois de morale sexuelle en Israël, comme signe de "différence"*

Examiner la conscience d'une différence entre Israël et Canaan, surtout
à la lumière des récits de la Genèse. Le caractère non biologique de la filia-
tion dans la perspective de l'Election.

16 h. Projection du film "Tabou" de MURNAU (sous réserve de modification)

Vendredi 7 décembre

9 h 30 Forum général : on compte sur cette reprise ensemble de ce qui aura
été présenté et qui aura mûri au cours des journées précédentes, pour que se
nouent plus clairement les diverses avancées des participants.

16 h. Jacques DELANGLADE, *Légitimité d'une loi permettant l'avortement*

Présentation synthétique de quelques lignes directrices au sujet des
rapports de la morale et du droit : - qu'est-ce que le bien commun social ?
- le législateur est-il affranchi de la loi morale ? - Que permet une société
pluraliste en matière législative ? sens d'une loi permissive ? Que doit dire
l'Eglise ?

Cette séance devrait permettre de revenir à l'actualité et aux déci-
sions pratiquées à y prendre.

18 h. Fin de la Session.

Bibliographie et documentation

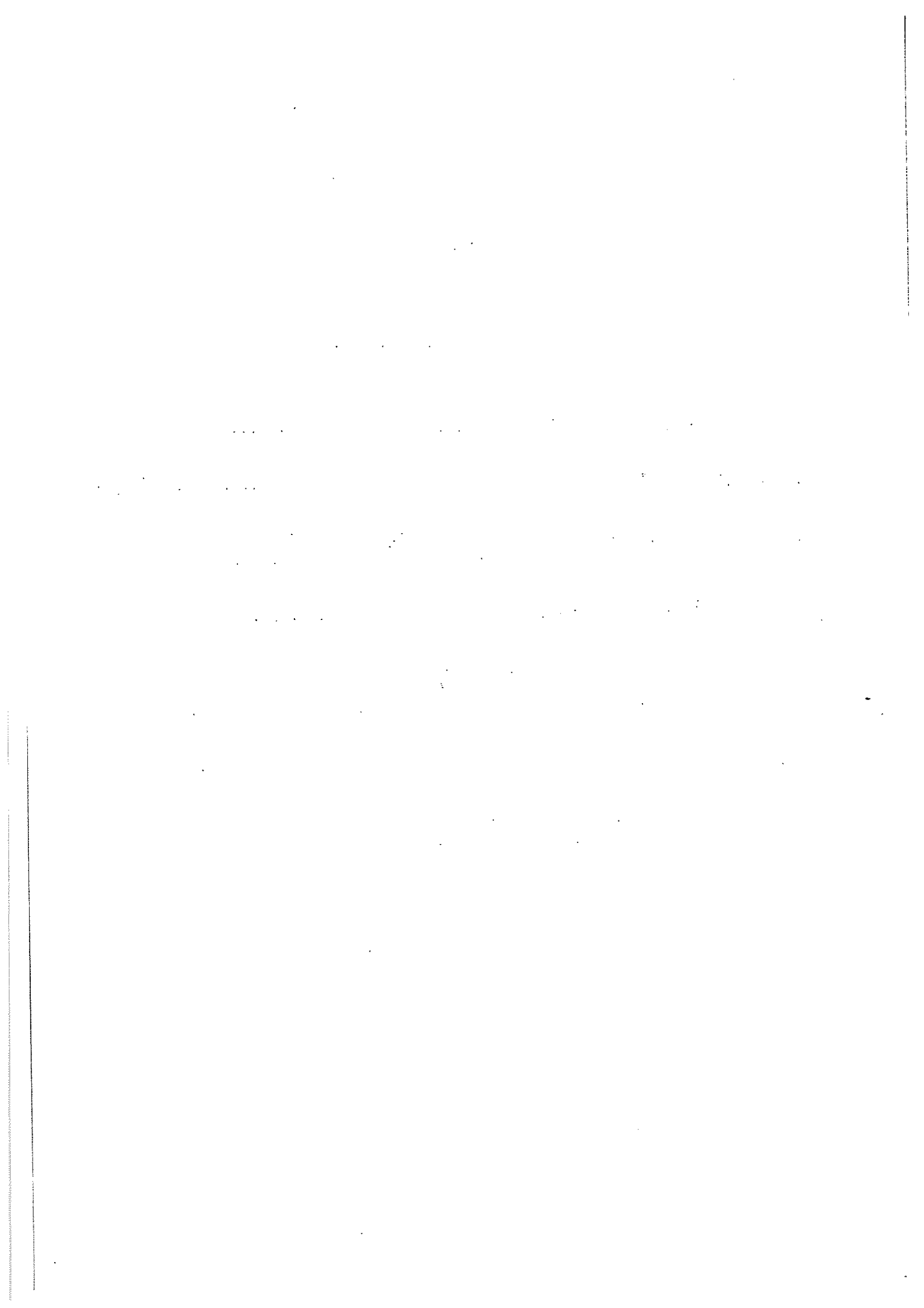
Pour une participation positive à la session, il semble très utile
d'avoir pris connaissance d'un certain nombre de documents et d'études sur les-
quelles nous ne reviendrons que pour les approfondir ou les discuter.

Nous renvoyons essentiellement au dossier de la première session, et
à la bibliographie, page 94 de ce dossier.

Au cours de la session, l'essentiel de cette bibliographie, ainsi que
la documentation mise à jour, seront exposées et à la disposition des participants.

S O M M A I R E

Programme des journées	
D. VASSE : <i>La génération. L'avortement comme symptôme</i>	1
Echange avec Denis Vasse	21
C. JOUVENOT: <i>Introduction à la lecture de G. Bataille</i>	29
P. VALLIN : <i>Réflexions sur la situation du jugement éthique en face des problèmes de la croissance démographique</i>	41
O. de DINECHIN : <i>Une politique de la génération</i>	53
P. BEAUCHAMP : <i>Le sens de la génération humaine d'après les récits et les lois rattachés au document sacerdotal du Pentateuque</i>	65
J. DELANGLADE : <i>Légalité et moralité. Fiche technique</i>	81
Débat général avec le P. Delanglade : <i>Loi naturelle, loi positive, loi permissive</i>	83



L A G E N E R A T I O N

L'AVORTEMENT COMME SYMPTOME .

Denis Vasse

Parce qu'ils sont des concepts-limites, c'est à dire des concepts que ne peut épuiser la multiplicité des représentations qu'ils recouvrent, les concepts de vie et de mort restent dans l'ambiguïté lorsqu'il s'agit de l'homme.

L'observation courante - et, à un degré de plus, l'observation médicale définit la "vie" par une référence à un modèle biologique. La vie est alors définie comme le fonctionnement d'un organisme, la mort, comme son arrêt et la désintégration de cet organisme.

Il faut reconnaître que la science et sa servante - la technique - sont aujourd'hui parvenues à une grande précision dans ce domaine. En ce qui concerne l'organisme humain, la mort est attestée par un Electro-encéphalogramme plat : ce n'est qu'à cette condition que peuvent être autorisés, par exemple, les prélèvements d'organes nécessaires aux greffes de reins, de coeur, d'oeil etc...

L'EEG est une technique d'enregistrement de l'activité cérébrale produite par les échanges chimiques - ou du métabolisme - des cellules nerveuses. Les électrodes sont fixées en des points de la calotte crânienne qui correspondent à des zones d'activité électroencéphalographique topologiquement déterminées. Les courbes ainsi obtenues sont constantes dans leur forme chez tous les individus (normaux) et leurs modifications éventuelles permettent de poser certains diagnostics comme ceux d'épilepsie ou de tumeurs. La disparition de cette activité (E.E.G plat) signe la mort imminente : elle n'est jamais suivie de reprisé.

Il n'est pas nécessaire d'interroger longtemps la discipline neurologique pour percevoir que si le fonctionnement organique entre nécessairement pour quelque chose dans notre appréciation de la vie et de la mort, il s'agit pourtant d'autre chose lorsque nous évoquons la vie et la mort de quelqu'un ou la nôtre.

Dans la maîtrise du monde à laquelle la science a, d'une certaine manière, montré qu'elle pouvait prétendre, la science - analytique par essence - ne saurait avoir pour objet la vie et la mort en leur globalité ou en leur rapport, mais son propre développement devait nécessairement la conduire à un essai de définition ou de maîtrise du "moment de la vie" et du "moment de la mort" chez l'homme, c'est là qu'elle touche à ses limites. Si la science se donne un objet, le corps de l'homme vivant en tant qu'organisme, c'est qu'elle le délimite selon sa méthode. Elle l'abstrait, le sépare du donné. En effet, ou elle envisage le moment de la vie et le moment de la mort comme deux entités séparées dont le seul critère devient le critère biologique, et elle outrepassé ses droits, la vie d'une espèce ne se

comprend que relativement à la mort de cette espèce, non relativement à la vie en général.

D'autant que, comme nous le montrerons tout à l'heure, les frontières qui séparaient jadis la vie organique de la vie cellulaire (végétale) et de la vie minérale (inorganique) se sont, sous la poussée de l'investigation scientifique, définitivement effondrées. Il n'y a plus entre ces différents "ordres" de limites précises, de commencement absolument déterminable. - ou elle reconnaît que "moment de la vie" et "moment de la mort" ne peuvent se penser que dans le rapport qui les fonde et dont elle n'est qu'un des facteurs d'analyse.

Disons, en termes simples, que la science médicale (c'est d'elle que je parle) est impuissante, quelle que soit son ultime précision, à dire à quel moment un foetus est un homme vivant dans son lit utérin et pas davantage à quel moment un homme est mort dans son lit d'hôpital. Si elle peut légitimement attester qu'à partir d'un certain moment l'organisme d'un homme ne peut plus vivre, qu'il n'est plus viable, elle n'en définit pas pour autant la mort. Si elle peut attester légitimement qu'à partir d'un certain moment un homme peut ne pas mourir, qu'il est viable, elle ne définit pas pour autant la vie. Les notions de viabilité et de non viabilité ne recouvrent pas celles de vie et de mort.

On aurait tort, alors, de l'accuser d'investigation encore défectueuse pour se prendre à espérer en une précision encore plus grande qui nous délivrerait de nos angoisses. La médecine est impuissante, à elle seule, à nous dire quelque chose de définitif sur la vie et sur la mort, sur ce que nous appelons la vie et la mort.

La vie dépasse le moment de la viabilité organique de la conception; la mort dépasse le moment de la mortalité, de la dégradation organique. Ce n'est pas la "viabilité" du foetus qui définit la vie de l'homme : la vie est bien plutôt ce dans quoi l'homme advient sous forme foetale. Ce n'est pas la mortalité du vieillard ou du malade qui définit la mort de l'homme : la mort est bien plutôt ce à quoi l'homme parvient sous forme agonisante, puis sous forme de cadavre.

Il y a donc comme un écart entre le fonctionnement organique, biologique et ce que nous appelons la vie ou la mort. Cet écart n'est pas réductible par une plus grande précision scientifique : il témoigne plutôt d'une différence entre deux ordres et c'est en elle que se loge l'insaisissable de la présence à soi et aux autres.

La nidation de l'oeuf humain au ventre de la femme peut certes être analysée sous l'angle de la biologie. Bien que vous connaissiez ce processus, je le rappelle en quelques mots.

Les modifications physiologiques dans le corps de la femme commencent bien avant la rencontre de l'ovule et du spermatozoïde. Vous savez que périodiquement - tous les 28 jours environ - un ovule est émis par l'un des ovaires. Cette ovulation s'accompagne d'une formation d'un petit glomérule qui demeure niché dans l'ovaire et duquel naîtra le corps jaune.

Ce corps jaune est la pièce maîtresse de la gestation. A chaque ponte il modifie l'équilibre hormonal de la mère et veille à la préparation de l'utérus en vue d'une nidation de l'oeuf. Sous son contrôle, en effet, l'endomètre - la paroi interne de l'utérus, se transforme : sa vascularisation s'intensifie et il se forme ce qu'on appelle une "dentelle utérine" prête à recevoir l'oeuf et à lui apporter les matériaux nécessaires à son intensif développement.

Dans le cas où l'ovule n'est pas fécondé comme dans celui où, fécondé, il ne se nide pas, le corps jaune involue et l'on assiste à la décongestion et à la chute de cette dentelle utérine : ce sont les règles. Dans le cas contraire, celui où l'ovule se trouve fécondé par le spermatozoïde qui va à sa rencontre dans la trompe utérine et où l'oeuf ainsi formé se nide dans la paroi du sac utérin, le corps jaune continue son développement dans une sorte de "dialogue" avec l'oeuf qui est le lieu d'une intense activité cellulaire. En quelques semaines, cette prodigieuse multiplication cellulaire fait passer l'oeuf microscopique à l'état d'un petit organisme constitué de quelques millimètres, tandis que le processus de maturation ovulaire, et, par contre-coup, les règles, se trouvent suspendues. A trois semaines, le coeur bat et à un mois, l'embryon mesure 4,5mm avec ébauches de membres, de tête et de cerveau. A deux mois, le foetus est constitué : il tiendrait dans une coquille de noix et l'on pourrait déjà lire dans la paume de ses mains les lignes de son destin...

L'oeuf se constitue donc à la rencontre de l'ovule et du spermatozoïde : cette rencontre le rend génétiquement actif : dès cette rencontre, la division commence parce que se trouve mise en place la totalité du code génétique qui la commande. Vous savez en effet que l'ovule et le spermatozoïde sont des cellules qui ne véhiculent, chacune, que la moitié du potentiel génétique des géniteurs. (Reste le problème de la parthénogenèse etc...). Cette réduction du potentiel génétique des cellules ordonnées à la fécondation, dans l'ovulation comme dans la spermatogénèse, obéit à un processus de reproduction des cellules séminales connu sous le nom de "méiose".

Si je m'exerce devant vous à rappeler succinctement le processus biologique qui aboutit à la gestation, c'est pour tenter de vous faire saisir le développement de la science dont ce processus est l'objet.

En quelques minutes, nous sommes passés d'un discours scientifique organisé autour du concept d'organisme qui implique la distinction des membres dans l'unité d'un corps, (1) à un discours scientifique organisé autour du concept de gène qui implique la distinction des substances chimiques (l'acide ribonucléique) et leur combinaison. (2)

Entre le premier discours centré par le concept d'organisme et le dernier centré par celui de gène, un autre discours qui, lui, tient sa rigueur d'une autre méthode, celle de l'observation microscopique, ou intérieure, si l'on veut et qui s'organise autour du concept de cellule, qui permet de passer du concept d'organisme à celui de gène. En effet, la rencontre de plusieurs cellules se caractérise par le fait que l'ensemble forme un tissu à l'intérieur duquel chaque cellule garde sa spécificité propre. La notion de tissu ayant différentes fonctions nous remet sur la voie de l'organisme, tandis que la possibilité que possède la cellule de se reproduire par division et non par rencontre (sauf pour les "cellules" germinales qui, elles, justement ne se reproduisent pas par division) renvoie à l'activité génétique dont elles sont précisément le lieu.

Je ne veux illustrer par là que ce que je vous disais en commençant : parce qu'elle est, par essence, analytique, la science, ordonnée à la connaissance de ce qui vit, est impuissante à reconnaître le moment de la vie. La vie, pour elle, c'est l'ensemble de ces processus et elle n'a pas pouvoir d'en privilégier un plutôt qu'un autre, ou, en d'autres termes elle se donne les instruments de la connaissance et le prix qu'elle paye pour pouvoir se développer c'est l'abandon des critères du sens. (Je n'en suis pas capable, mais il me semble qu'une analyse de la science économique aboutirait au même résultat).

Or, ce qui fait effet de sens, dans la reconnaissance, c'est - jusqu'à plus ample informé - la parole et la coupure signifiante qu'elle introduit entre le fonctionnement de l'organisme, de la cellule etc... et le sujet parlant qui en fait l'expérience.

Il s'ensuit que si le phénomène de la génération a sens pour l'homme, ce ne peut être qu'en référence à la parole et au rôle qu'elle y joue - et non en référence à la connaissance scientifique (biologique) du foetus, connaissance, nous l'avons vu, qui nous entraîne dans le processus indéfini de sa méthode.

Je voudrais introduire ici une dernière remarque : au deux bouts de la "chaîne scientifique" que nous venons d'analyser rapidement, se retrouve - en fait - le problème de la parole et du langage. Cela va de soi du côté de l'organisme humain ordonné à être le lieu d'un sujet parlant, l'homme n'accédant à ce sujet que par la parole qui lui est donnée en même temps qu'il la prend et qui l'introduit dans le réseau des signifiants du langage, dans l'univers humain.

Cela est moins évident à l'autre bout, du côté de la génétique, et pourtant le gène est défini comme le lieu d'enregistrement d'un code, activité qui, à l'intérieur de chacune des cellules, informe aussi bien le développement biologique d'un individu que son développement psychologique. Les notions de code et de décodage ne sont d'ailleurs pensables que dans une référence explicitée au langage. Ce qui est inscrit dans nos gènes, c'est - grossièrement - la manière de vivre qui spécifie l'homme selon son espèce, et cette manière de vivre a - c'est le moins qu'on puisse dire - quelque chose à voir avec la parole.

Si tout ce que nous avons dit jusqu'ici est cohérent et si nous voulons poursuivre l'investigation commencée, il nous faut nous demander s'il y a un discours qui - cherchant à s'exhausser au niveau de la science - peut avoir pour objet ce contre quoi la science biologique butte et que nous avons appelé la coupure signifiante ou encore le passage du fonctionnement à l'expérience.

Ce discours est, aujourd'hui, le discours psychanalytique.

La psychanalyse, en tant que science, a, en effet, pour objet l'inconscient, c'est-à-dire la coupure signifiante en acte (Lacan) c'est-à-dire encore le lieu où le corps du langage s'articule au corps biologique, l'instance qui autorise le surgissement du sujet parlant en tant qu'effet de la parole de l'Autre. Vous voyez que, quelles que soient les limites que cela lui impose ou les difficultés que cela soulève, la psychanalyse peut prétendre à se constituer comme science : elle en a tous les caractères : elle a un objet : l'inconscient; un point de vue qui détermine sa méthode : le point de vue du sujet (du discours), et un champ spécifique : celui de la parole et du langage dont elle étudie les fonctions. (4)

C'est donc du point de vue du sujet parlant que la psychanalyse aborde le phénomène humain.

En tant que science, elle non plus ne pourra déterminer le moment de la vie. Elle va bientôt poursuivre son objet, l'inconscient, jusqu'à le voir s'évanouir - en bout de chaîne - dans un pur rapport de désirs et de signifiants qui n'appartient plus à l'inconscient de l'individu en question mais aux sujets qui sont ses géniteurs. Où commence l'inconscient ? Vous voyez que cette question nous renvoie - paradoxalement - à la question que se pose la biologie : où commence le corps biologique de l'homme ? Dans un cas comme dans l'autre il n'y a pas de commencement "absolu", de moment déterminable de la vie. La biologie se perd dans la nuit abstraite des équations mathématiques qui président à l'organisation des molécules et de la chimie. La psychanalyse se perd dans la nuit et le sommeil de l'embryon, et dans le rapport que, par là, il entretient avec le désir, et le langage qui lui préexiste et dans lequel il doit advenir.

Cet "échec" apparent - dans les deux cas - résulte du progrès de la science : il est lourd d'enseignement. Il nous délivre du fantasme qui pourrait soutenir la recherche du biologiste et lui faire croire que c'est l'organisme qui est "premier" et se trouve être le critère absolu qui détermine le phénomène humain. Il délivre, en même temps, du fantasme qui pourrait soutenir la recherche du psychanalyste et lui faire croire que c'est le langage qui est premier et se trouve être le critère absolu qui détermine le même phénomène humain. Le concept d'origine de l'homme s'en trouve alors éclairé : il ne se donne plus à lire dans un rapport d'antériorité ou de chronologie indéfini, mais dans le rapport (le moment logique, si vous voulez; du corps au discours, du fonctionnement à l'expérience. En d'autres termes, dans la génération et du corps et du discours de l'homme, dans la génération humaine. Cette génération qui n'est ni du réel du corps, ni de l'imaginaire du discours et qui pourtant les articule originairement ne peut être pensée que dans l'ordre symbolique de la parole, dans l'ordre d'une rencontre originaire et fondatrice dont le seul signe visible est la séparation où la parole vient témoigner de cette origine perdue dans la nuit.

Le chemin ouvert par la question de l'homme se perd dans la nuit de l'origine, d'où la tentation permanente de son occultation, d'où aussi la nécessité de travailler à la laisser ouverte.

+ +

+

Avant d'être le moment bienheureux de nos réparations, le sommeil est le moment de notre conception. Nous sortons de la nuit. Non seulement de la nuit extatique qui, lors de notre conception, a plongé nos parents dans le sommeil où la parole qui les informe les a régénérés, non seulement de la nuit qui s'oppose au jour, mais aussi de la nuit de la génération, de cette nuit ombilicale, originaire, dans laquelle la parole qui nous informe se met à l'oeuvre dans la rencontre génétique.

Le repos de toutes les autres nuits et le rêve qui le protège nous renvoient, sans que nous le sachions, à cette nuit biologique et originaire d'où surgira la toujours première clarté des yeux du nouveau-né et son toujours premier cri.

Il n'est pas douteux que ce premier regard et ce premier cri témoignent à la naissance d'une activité que les biologistes appellent cérébrale, les psychiatres... psychique, et qui est, pour moi, le premier signe de l'activité symbolique originaire de la génération. Il témoigne de l'activité ordonnée à la connection des excitations internes du nouvel organisme et des excitations externes de l'organisme dans lequel il vivait et qui vont désormais lui parvenir, médiatisées par la voix et référées au réseau des multiples signifiants - et donc au langage - dans lequel il aura désormais à se dépatouiller.

Entendez-moi bien : je ne dis pas qu'il existe chez le fœtus enroulé au ventre de la mère un "sujet" depuis toujours autonome (nous retournerions dans la question du "depuis quand"...), je dis qu'il existe - dans ce processus de la génération qui "précède", une activité qui rend possible, avec le cri et finalement avec la prise de parole, la différenciation des ordres du réel et de l'imaginaire, c'est à dire une activité "symbolique" où s'origine l'effet de sens d'un sujet, le rapport qui pour l'homme fait sens.

Ce qui est certain, c'est que cette obscure et inchoative activité qui plonge dans l'origine" pourra s'éclairer d'un sens après-coup. Cet après-coup du sens qui se projette nécessairement sur l'origine est lié au processus de la répétition dans lequel Freud découvre un des principes fonda-

mentaux de la vie psychique. C'est à partir d'elle que les concepts d'origine, de premier et de structure peuvent se donner à penser. La répétition implique, en effet, identité et variation de ce qui cherche à se dire, du sens qui soutient les différents textes (répétition) et que n'épuise pourtant aucun de ces textes. Vous voyez, dès lors, que ce dans quoi la répétition s'origine est à chercher dans l'intertexte, le non-dit du texte (l'inconscient).(4).

Chez l'homme, donc, le sujet ne se repère que dans l'effet de sens qui lui permet de prendre dans le discours la place du "je", du sujet, de prendre la parole.

Cet avènement du sujet se monnaie dans les événements de nos vies. Tel événement modifie le sens de notre histoire : cela veut dire qu'il fait jouer la structure toute entière. Il est toujours le résultat d'un travail inconscient au terme duquel le sujet qui lit (son histoire) accède à une place qui était occupée par quelque chose ou quelqu'un d'autre. En ce sens, l'événement éclaire notre vie d'une manière indubitable et nouvelle. Il l'éclaire même à la manière d'un éclair : c'est à dire que cette position de sujet est toujours à retrouver et qu'elle n'est jamais acquise une fois pour toutes. Simplement, elle nous marque de sa trace de feu. A la lumière de cette trace - qui en appelle à la parole originaire mais qui ne l'est pas - des pans entiers de notre vie, de notre histoire, jusque là restés dans l'ombre, parviennent au jour de la signifiante. Ce que nous appelons événement connote toujours l'effet d'une parole qui éclaire nos nuits... voire même l'effet du refus de la parole en tant que ce refus nous plonge dans la nuit.

En illustrant cet aspect négatif, j'espère vous faire mieux saisir ce que je veux dire lorsque je dirai que la génération est le lieu ou l'effet d'une parole.

Au cours d'une analyse, une jeune femme qui ne connaissait rien à la psychanalyse, en venait à me dire : "ce que je vais dire est idiot... il me semble que j'ai levé la tête dans le ventre de ma mère parce que je ne voulais pas naître."

Vous percevez qu'il s'agit là de ce mouvement de déflexion de la tête de l'enfant, et qui est le mouvement même par lequel s'entame le processus de la naissance à travers le défilé pelvien. Le mouvement même de la naissance vient alors s'inscrire dans l'histoire de l'individu comme le refus de la naissance. Ce refus de naître est toujours articulé à un désir de n'être rien pour quelqu'un d'autre et la tendance suicidaire qu'il soutient témoigne d'une haine viscérale. Il en appelle à une vengeance extrême qui consiste à retourner contre soi l'agressivité insymbolisable vis-à-vis de quelqu'un d'autre (le père ou la mère) ce qui a le double mérite - de satisfaire au plaisir de l'agression (en me tuant, je tue l'autre, ou au moins je l'emmerde...).

et de satisfaire du même coup la culpabilité inconsciente : si je veux tuer, si je tua, je mérite la mort.

La structure de vie évoquée - qui, dans la mesure où elle est inversée devient structure porteuse de mort - laisse toujours découvrir en son point de fuite originaire l'impossibilité pour le sujet d'être admis dans le réseau des signifiants. Tout se passe comme si le sujet ne pouvait être inscrit ou s'inscrire dans l'ordre symbolique qui est le sien, ne pouvait trouver sa place de sujet. Tout se passe comme si aucune place ne lui était indiquée dans ce registre par le désir de ses géniteurs, si bien qu'il n'est plus référé à une parole ou à un nom - au nom duquel il pourrait prendre la parole. Cette impossibilité d'habiter la parole des géniteurs qui le réfère à leur

désir a pour corrélat l'incessante tentative, toujours vouée à l'échec, de s'identifier à une chose, au corps-chose. Un corps qui n'habite pas la parole est alors voué à la constante manipulation de l'objet, ce qui est éprouvé comme mort.

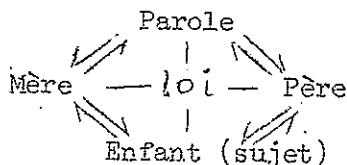
Le désespoir suicidaire où cette jeune femme s'enfermait ou se trouvait enfermée, en appelait aussi bien au sommeil de la mort qu'à la nuit de cette origine qu'aucune parole ne venait éclairer. Tout suicidaire est happé par la nuit de cette origine : il a, en effet, l'apparence de l'existence sans exister vraiment puisqu'aucune parole ne l'appelle. Tenter de se suicider, c'est chercher désespérément à retourner à l'origine perdue dans l'inconscience et l'inconscient des parents pour qu'enfin une parole soit adressée au sujet, en ce lieu, qui lui permette de vivre. De vivre enfin dégagé de la chose biologique qu'est son "corps" et qui, en tant que telle, non-habité par la parole, est non-présence à soi et aux autres.

Ce désespoir où se profile toujours l'abandon de sa propre peau - que faire de sa peau si elle n'est pas le lieu d'une présence ? -, ce désespoir et la mort qu'il entraîne sont le signe d'une vie humaine qui n'a pas trouvé sa demeure : elle ne retrouve pas dans le silence de son corps la parole qui l'informe, la parole dont l'effet de sens engendre le sujet qui parle. Aucune parole ne lui est adressée comme à autre chose que la chose de son corps, aucune parole n'est venue l'exclure du champ des signifiants avant de l'y admettre et de la reconnaître. Le désespoir et la mort (le suicide) sont la manière ultime de provoquer cette parole. Mais c'est aussi l'impasse ou le cercle vicieux. L'impasse car c'est une piètre satisfaction que d'être reconnu comme mort. Le cercle vicieux, car s'il n'y a pas mort, la tentative de suicide, en tant qu'elle est une provocation, ôte tout gratuité à la reconnaissance qui devient une reconnaissance de pacotille.

"Il n'y a en moi rien de solide, aucune parole".

La désertion de la parole au coeur de l'homme est toujours vécue comme un trou, un gouffre intérieur où le sujet est englouti et se perd dans une obscurité originelle d'où aucune parole, aucune référence au désir de l'autre ne vient le tirer, le séparer, l'éveiller. Il n'est plus référé - mais ce n'est justement pas une référence vivable - qu'à la biologie des organes, au plaisir organique et réducteur des géniteurs, référé si vous voulez à un sexe - c'est à dire une différence - muet, un sexe animal qui peut prendre la forme d'une araignée monstrueuse ou d'une pieuvre qui donne la mort.

Si j'ai évoqué devant vous cette recherche frénétique et désespérée de la parole originaires, c'est pour vous montrer combien elle est constitutive de l'existence humaine : cette quête désespérée en témoigne de manière exemplaire. L'enfant au ventre de la mère ne se conçoit que comme l'effet d'une parole. Tous les mots de cette phrase sont à prendre au sens fort. On pourrait l'écrire autrement : la conception d'un homme est l'incarnation d'une parole dans le ventre de la mère. Cette parole dont la mère est dépositaire renvoie bien sûr au père, ou du moins à la paternité et il n'y a qu'elle qui y renvoie. Le concept de père, en ce qu'il est lié indissolublement à la parole est, d'une certaine manière, la clé de voute du réseau des signifiants où tout être vient s'inscrire en sa qualité de sujet. C'est pourquoi il est, par essence, métaphorique (cf. Lacan : le Nom-du-Père ou la métaphore paternelle). Vous voyez que cette parole incarnée renvoie à l'alliance des parents et à la loi qui la régit.



La parole qui éveille l'homme de sa nuit originelle l'articule à la LOI sous laquelle vivent ses parents et finalement la société dans laquelle ils vivent. La découverte de l'inconscient par Freud permet aujourd'hui d'en dire quelque chose mais nous ne pouvons pas, ici, nous y attarder. Vous pressentez cependant que, dès lors que ce rapport à la parole se trouve au coeur de la vérité de l'homme et qu'il obéit à la Loi hors de laquelle il n'y a pas de concept de désir et de droit des sujets pensable, il est offert du même coup à toutes les perversions. Une parole pervertie est un semblant de parole qui ne vise plus, pour ainsi dire, à se concevoir dans la chair, à s'incarner, à se risquer hors d'elle-même, qui n'est plus ordonnée à la vie. Cette parole inversée a pourtant la puissance de s'incarner : l'effet qu'elle produit est alors une caricature. Elle ne donne la vie que pour la reprendre et le mort-vivant qu'elle engendre est le symptôme de la vengeance, de l'hostilité, de la possession et de la mort.

La parole, éveillante, surgit comme le quatrième terme qui fonde la structure oedipienne. En tant qu'acte symbolique par excellence, elle est à l'articulation des trois autres termes de la structure oedipienne : le père, la mère et l'enfant. En langage de structure, ces trois termes exigent ce quatrième terme de la parole et la parole ne peut se concevoir hors du jeu de ces trois termes. C'est évidemment l'inconscient, en tant qu'il est la coupure signifiante en acte, qui permet à la psychanalyse d'étudier les lois du fonctionnement de cette structure. La parole ou, si vous voulez, le verbe articule entre eux les sujets. Elle les conjugue. Sans elle, ni le "je", ni le "tu", ni le "il", ne peuvent trouver dans un discours leur place de sujets ou, en d'autres termes, l'ordre symbolique ne peut pas se concevoir. C'est cet effet de la parole ou du verbe qui autorise le vivant humain à n'être plus seulement référé/ corps biologique mais aussi à un autre sujet, au sujet qu'il est, ou, en d'autres termes, au sujet (l'autre ou lui-même) en tant qu'il est autre que la chose (corps). La parole est à la fois le lien et la rupture entre le corps et le nom, entre les choses et les mots, entre les sujets.

Si je vous parle, c'est en tant que Denis Vasse s'adressant à Pierre, Paul, Jacques ou Jean, en tant que sujet irréductible à l'amas de cellules que vous ne voyez même plus fonctionner devant vous (sauf, justement, si vous n'écoutez pas) et qui est le lieu du sujet qui vous parle. Ce qui définit l'homme, c'est la parole qui l'articule à l'Autre. Ce qui est humain ne se donne à lire que dans le jeu de ses quatre termes : je, tu, il et le verbe qui les conjugue et qui, de fait, les articule à l'univers entier.

Vous voyez : il faut quatre instances pour faire fonctionner une structure triadique : le père, la mère, l'enfant et la parole, mais aussi vous, moi-je, le monde et la parole. Et de la même manière que la parole autorise la rencontre réelle du père et de la mère en prenant appui sur l'exclusion symbolique de l'enfant en tant que "il", en tant que présent-absent à ce rapport, de même la parole autorise notre rencontre réelle en prenant appui sur l'exclusion symbolique du monde en tant que "il" (ou de Dieu, d'ailleurs), en tant que présent-absent à ce rapport. La rencontre de deux sujets ne peut se donner à penser que dans l'exclusion symbolique d'un troisième. Cette exclusion symbolique par la parole qui s'échange entre deux sujets, qui les conjugue et les constitue dans un rapport d'altérité atteste (quelle que soit la conscience que ces dits sujets en ont) la présence réelle d'un troisième sujet ailleurs. Du même coup, elle autorise sa reconnaissance.

Une remarque, ici, simplement : vous voyez que le sujet du monde et le sujet-enfant se trouvent à la même place et que c'est, dans le même mouvement, qu'il nous est donné de reconnaître ou de nier la parole qui engendre l'enfant et celle qui engendre le monde.

La parole qui nous constitue en tant que sujets, qui rend présents à eux-mêmes les parents, "fonctionne" sur fond d'absence. L'absence est le contraire de l'abandon : elle rend possible la présence. Elle est confirmation de l'existence. Elle joue un rôle fondamentale dans la "génération" des différences qui organisent le monde : elle est de l'ordre de la parole génératrice. Parler de quelqu'un, c'est - dans l'exclusion symbolique de la parole - le faire exister, le généraler.

Au terme de ces réflexions, il me semble alors que le problème "linéaire" de savoir quand un fœtus est un humain nous engage dans une impasse. Cela consiste à rechercher le critère de l'humain dans une forme biologique... et fait dépendre la reconnaissance finalement du fantasme, de l'imaginaire de chacun : que ce fantasme soutienne une rationalisation politique, sociologique ou religieuse, il est - comme son nom l'indique - de l'ordre de la fantaisie.

C'est, à mon avis, l'ensemble du processus de la génération qui est humain, qui est le critère de l'humain. C'est la génération de l'homme qui est le critère - et finalement le seul - de l'humanité et non l'humanité qui est le critère de la génération. C'est la possibilité d'engendrer un semblable dans la différence qui caractérise l'espèce.

Dès lors, que peut bien signifier la notion "d'humanisation du fœtus (ou de l'enfant)" ? Cela supposerait qu'il y a génération ou plutôt "production" d'un produit neutre qui serait secondairement "humanisé". L'humain serait alors de l'ordre de la plus-value du produit, plus-value qui trouverait son origine dans le "travail de l'homme". Vous voyez qu'une telle problématique en est venue à penser la "génération" dans les catégories de la production. Cette contamination de l'ordre symbolique par l'ordre économique - très à la mode aujourd'hui et très subtile - est illégitime car elle ne rend pas compte, précisément, de la génération. Si vous voulez; l'homme est impuissant à produire de l'humain. Ce qui est vrai d'expérience, c'est ceci : c'est le fait de la génération en lui de l'humain qui administre la preuve qu'il est homme.

Il faut encore aller plus loin : la paradoxale inhumanité de certains êtres - les fous ou les monstres - ne fait que faire rebondir la question : ils ne font que poser la question de l'humanité des hommes qui les engendrent, ils mettent l'humanité en question. Ils témoignent de l'impuissance de l'homme à "faire" de l'humain dans n'importe quelle condition. Ils sont les symptômes d'une inconsciente transgression de la loi de l'espèce humaine et, particulièrement, ils manifestent la perte ou la perversion de la parole. Entendez moi bien : je ne me situe pas du tout ici sur un plan moral ou éthique, je ne cherche pas des responsables, je dis seulement que c'est la parole qui fait vivre l'homme en homme et que la perte ou la perversion de cette parole l'empêche de vivre en homme, que cette perte le fait dévivre (car on ne peut même pas dire "mourir").

Selon la nature que les hommes entretiennent avec la parole, ils peuvent lui donner asile et la reconnaître s'incarnant en eux ou au contraire refuser de lui devoir leur spécificité en en supprimant les effets. Les effets, c'est-à-dire la génération humaine qui est le seul signe de la parole oeuvrant dans l'humain.

Ainsi, la mort à laquelle se trouvent voués les enfants est une dénégation de la parole. Le seul fait de leur conception est à entendre comme l'oeuvre de la parole.

Lorsque l'homme tue pour mieux vivre, quand il prétend maîtriser la vie par la mort, il se conduit - du même coup - en maître de la parole alors qu'en réalité il n'en est que l'effet. Il tente de se dégager de la

parole qui pourtant l'informe de génération en génération et il cède au fantasme meurtrier de la toute-puissance qui n'a pas de plus explosive expression que dans l'affrontement à la parole pour se l'asservir. Ainsi en est-il des faux-prophètes, aussi bien que de Hérode (Est-ce tout à fait par hasard que le massacre des innocents se trouve être en corrélation avec le surgissement de la parole dans le monde ?), aussi bien que de Hitler. Mais du même coup, l'homme devient un anti-homme. Le renversement du rapport de la génération à la parole engendre (?) la mort.

Qui croit être le maître de la parole qui se dit en lui, de la génération - même si cette parole se dit en lui, malgré lui - transgresse la Loi de l'homme. Prisonnier de son fantasme de maîtrise, ses yeux aveugles et ses oreilles sourdes sont incapables de reconnaître en l'autre comme en lui-même la parole constitutive des sujets présents et à venir.

A y bien réfléchir, en effet, l'homme vivant, le sujet humain ne peut se donner à reconnaître que dans le dérangement, l'étonnement, la révolte ou l'émerveillement, le questionnement. Car la parole dérange, étonne, révolte ou émerveille, questionne. Et dès lors, comment ne pas saisir - là encore - que la génération de l'homme a quelque chose à voir avec l'événement d'une parole qui se conçoit.

Si tout cela a quelque chance de toucher au vrai, disons alors que l'avortement se donne à entendre comme l'acte qui résulte de la méconnaissance de la parole qui se dit en l'homme.

En ce sens, il est le symptôme de l'humain, de l'incoercible tendance de l'homme à maîtriser la parole pour lui faire dire ce qu'il ne veut pas entendre : à savoir que la parole, il la reçoit de l'autre, de celui-là même qui est généré en lui.

Et de fait, ce qui est intolérable dans le fait d'avoir dans son ventre un enfant ne peut pas être uniquement rapporté à la matérialité biologique du fœtus, ni même aux encombrements sociologiques que cela laisse prévoir. S'il en était ainsi, les passions ne se soulèveraient pas à ce point autour de ce problème qui a nécessairement à voir avec le fantasme de maîtrise comme le laisse clairement entendre l'intitulé de cette session. Ce qui est intolérable, c'est qu'une parole se dise dont la reconnaissance effective constituerait l'événement qui éclaire d'un jour nouveau, toujours après coup - nous l'avons vu -, l'histoire de l'homme. Ce qui est intolérable, c'est que cet effet de sens conduit l'homme à relire sa propre histoire à la lumière de la parole qui se dit en lui et à prendre acte de son mépris ou de sa méprise.

Tuer l'enfant, c'est tenter d'affirmer contre l'évidence, de nier qu'une parole s'est dite à travers la mise en jeu des corps, dans la rencontre. Avoir le désir de tuer, c'est camoufler le désir de vivre qui s'est manifesté : c'est apporter la preuve que le désir inconscient de la vie a fait irruption là même où le plaisir ne semble en appeler qu'à la mort. Ce désir inconscient de la vie présent à la génération, c'est lui qui donne à l'avortement sa véritable dimension, et c'est à lui que doit être référée la passion qu'il soulève.

La rencontre d'un homme et d'une femme est - quoiqu'il en soit par ailleurs de la conscience de cet homme ou de cette femme - le lieu où la vie peut se dire à elle-même dans le surgissement d'un sujet parlant. Cette éclosion de la vie présente à elle-même dans ce que nous appelons le sujet suractive, pour ainsi dire, la mort à laquelle toute vie consciente d'elle-même se sait vouée.

Lorsqu'un enfant se conçoit entre un homme et une femme, c'est déjà en tant que sujet d'une parole qu'il interroge toute l'histoire des géniteurs, qu'il la réactualise en en appelant à la parole même qui les "informe" : à leur inconscient structuré comme un langage (Lacan). De la même façon que c'est à partir de l'inconscient de ses parents qu'un homme se conçoit comme être de langage, de même, c'est à partir de cet être de langage qui se conçoit à partir d'eux que les géniteurs sont renvoyés à la parole qui les conçoit, entre la vie et la mort. Rien plus que la conception d'un enfant ne touche à l'inconscient de ceux par lesquels il advient, à tout ce qui vit, tout ce qui grouille dans l'homme et c'est pourquoi elle touche au combat des pulsions de vie et des pulsions de mort qui sont en perpétuel conflit en chacun d'entre nous et qui se conjuguent, justement, dans la sexualité en tant qu'elle est chez l'homme référée à la parole, dans la génération. On comprend, alors, que toute génération déclenche et réactive, sans même que les géniteurs le "sachent", l'originel et titanesque combat de la vie et de la mort, de la soumission à la parole qui fait l'homme, et de la maîtrise mortifère de cette parole qui le défait. Et ceci est d'autant plus vrai qu'il s'agit d'une conception qualifiée de "hasard". Quand il tente de maîtriser la vie, l'homme tente de faire taire ce qui se dit en lui, malgré lui.

Dans la pure abstraction, le corps biologique, le corps-objet, est le résultat d'un processus organique.

Dans la pure abstraction, le sujet d'un discours est le résultat d'un processus imaginaire.

Mais dans l'ordre humain, symbolique par excellence, ces deux ordres se rencontrent : dans la génération humaine, il n'y a pas de corps pur ou de sujet pur, il y a un corps-sujet. L'organisme humain, de sa conception à sa mort, et dans la transmission de la vie qui se rend présente à elle-même, est toujours et inextricablement l'effet du désir inconscient, d'une parole. En lui, on parle toujours.

C'est pourquoi la volonté de ne considérer le fœtus, l'homme dans le processus même de la génération, que comme organe (que l'on pourrait enlever au même titre que le rein) qui ne serait que secondairement "humanisé" est une contradiction. Le meurtre d'un fœtus, d'un enfant ou d'un homme visé toujours, en dernier ressort, à faire taire le témoin d'une parole qui dit la vérité. Dans le cas du fœtus, il vise à faire taire le pire des témoins, le témoin de la parole toujours naissante et renaissante en nous et qui dit la vérité de l'homme ; à savoir qu'il n'est pas - quoiqu'il en ait - réductible à un pur organisme dominé par le principe du plaisir. Car jamais la rencontre de deux organismes purs ne saurait être le lieu d'apparition d'un sujet parlant.

La seule possibilité d'engendrer l'homme nous confère la qualité d'homme (que nous le voulions ou non) et, à y bien réfléchir, c'est la seule preuve que nous le sommes. Dis-moi ce qui s'engendre en toi, je te dirai qui tu es.

Les vivants n'engendrent pas des morts.

Mais par une perversion du processus de la vie (qui dit perversion dit nécessairement rapport à la parole et à la vérité), ils peuvent engendrer des vivants qu'ils tuent ou qu'ils font taire. Sous le couvert du "plaisir" qui est censé organiser la vie en lieu et place de la parole, ils provoquent la vie pour s'exercer à la faire disparaître et c'est dans cette disparition, cette réduction à zéro, que réside en effet le but du plaisir. tant qu'ils cachent la pourriture de la mort, les vivants deviennent des

sépulcres blanchis aussi bien par la rationalisation idéologique que par la technique stérilisante des blocs opératoires.

En tant que symptôme qui emprisonne la parole, l'avortement signifie, dans la société, le refus de la parole qui nous constitue pourtant. Il est le symptôme de notre impuissance à parvenir à la véritable dialectique du désir génital qui ouvre au surgissement du sujet parlant, à l'efflorescence du code génétique qui imprègne chacune de nos cellules. Quand je parle du désir génital, vous le voyez, je ne parle pas simplement de la ponctualité matérialisante du "faire l'amour", mais bien de ce que ce moment signifie par rapport à l'ensemble de l'histoire de ceux qui le font.

Si elle n'est plus organisée - ou pas encore - selon la parole, notre vie amoureuse ne peut l'être que sur le mode archaïque de la sexualité et c'est là que nous retrouvons la psychanalyse. Cette dernière étudie en effet les différents stades, les différentes modalités sur lesquelles s'organise et se structure la sexualité humaine.

L'avortement est alors le symptôme d'une sexualité non parvenue à son accomplissement, d'une sexualité non génitale, d'une sexualité non ordonnée par les gènes qui sont le lieu d'enregistrement de la parole, le support biologique du message qui informe et le développement biologique et le développement du sujet parlant, du désir.

L'avortement ne se justifie que dans la perspective d'un processus de génération réduit à un processus de production, de manipulation de l'objet. Le fruit de la génération se trouve ainsi ramené à un statut de déchet, de merde, de cadavre dont on peut et doit se débarrasser. Ce qui s'engendre alors en l'homme est conçu sur le mode de la production digestive et ressortit à une organisation libidinale structurée sur ce mode, fixée au "stade anal". La naissance y est inconsciemment pensée comme la résultante d'une incorporation orale impliquant la rétention intestinale ou la déjection excrémentielle, ou encore le vomissement ou le crachat si cette incorporation orale est vécue sur le mode paranoïaque de l'empoisonnement. Ne croyez pas que les psychanalystes inventent. Vous n'avez qu'à écouter le langage courant de l'amour, le langage qui a cours et qui qualifie du même coup l'acte et l'objet de l'amour. Ne dit-on pas d'une femme enceinte "qu'elle s'est fait enculer" (rapport anal), qu'elle s'est faite piquée par un moustique (rapport du sperme avec la salive ou le venin, le poison), "qu'elle a un polichinelle dans le tiroir (rapport à un objet dérisoire et abandonné)", "qu'elle va bientôt cracher son petit" ... ou ne la qualifie-t-on pas de montgolfière (ce qui s'origine dans un fantasme de conception par le pet, le vent...) etc...

Toutes ces expressions sont solidement originées dans une vie fantasmatique infantile où la scène primitive, la rencontre parentale, est imaginée sur le mode oral, anal et avec toutes les variantes que l'on peut imaginer (l'oeil, l'oreille, la couvée etc...).

Ces fantasmes qui sont peu ou prou les nôtres - c'est pour cela qu'ils nous étonnent toujours, que cet étonnement prenne la couleur du rire ou du scandale... - appartiennent à la pré-généralité. Le rapport parental (originaire) y est toujours conçu comme une agression effrayante dans laquelle les gémissements, "les cris et les chuchotements" interdisent l'accès à une parole qui lui donnerait sens. Il est alors vécu comme un pur rapport de domination, une agression où le plaisir et la mort trouvent leur compte.

Cette sexualité non référée à la parole, non vécue dans la conjugaison du corps et du désir est l'obstacle dirimant à ce que la génération soit pensée dans le seul ordre qui est le sien, l'ordre symbolique. Elle

barre l'accès au surgissement du sujet qui s'y perd dans la mesure même où la parole qui le constitue s'y trouve paradoxalement déniée. Dès lors l'homme ne peut plus se concevoir dans la référence à la parole qui se conçoit en lui dans un rapport à l'autre. Il est désespérément figé dans la matérialité biologique du sexe, de la pure différence matérielle, différence de fait qui en tant que telle n'est porteuse d'aucun sens. Il est alors livré à la domination mortifère du principe de plaisir qui régit l'organisme.

Dès sa conception, et que la mère le veuille ou non, l'enfant est incroyablement présent au cœur de la mère, beaucoup plus et, en tout cas, d'une tout autre manière, que ne sont présents à chacun d'entre nous notre main, notre pied ou notre sexe, d'une présence qui a déjà tous les caractères de l'altérité qui est à nous plus intime que nous-mêmes.

Dans le silence ou dans la parole, la mère s'entretient constamment de cette présence qu'elle situe d'emblée quand elle en parle à la place du sujet du discours. Elle en parle toujours sous la forme d'un tiers, d'un "il" présent-absent, sous la forme de ce tiers exclus (symboliquement... comment le serait-il autrement ?) dont je parlais au début. Le "tu" n'apparaîtra qu'avec la face à face de la naissance dans la reconnaissance du sexe.

Elle s'en parle ou elle en parle à un autre comme d'une présence qui fait irruption entre elle et elle, entre elle et son époux, entre elle et ses enfants au lieu même de la parole qui nous unit et nous différencie des autres.

Son corps, (oublié) devient la matrice d'un "il" promis à la reconnaissance d'un "tu". C'est ainsi que se creuse, dans le réseau des signifiants, la place vide susceptible d'accueillir l'originalité du sujet à venir". Pour elle, il est assis sur sa hanche droite ou gauche, il est à l'aise ou mal à l'aise, il a la tête en haut ou en bas, il est content ou il lui fait mal. A travers les multiples couvertures de la sangle abdominale, elle lui caresse la tête, lui pousse le derrière... à moins qu'elle ne veuille pas de lui ou qu'il ne l'encombre.

Ainsi, de la même manière qu'il se creuse, se taille et prend sa place au plus intime des fibres musculaires et du sang maternel, l'enfant se creuse, se taille et prend sa place au plus intime du réseau signifiant organisé par le désir de la mère. Cette inhabitation du désir maternel n'est pas sans répercussion sur le père. Là où, auparavant, il était ou se croyait seul, il rencontre quelqu'un d'autre. C'est par la médiation du corps et du désir de la femme et de la relation privilégiée avec celui qu'elle porte en elle, que l'homme apprend, d'abord, à reconnaître son fils, son enfant. Au point qu'il n'est pas rare que la conception d'un enfant déclenche chez lui un très fort sentiment de jalousie, un sentiment d'exclusion qui va parfois jusqu'à la vengeance. Celle-ci se manifeste par un comportement subtilement sadique vis-à-vis de la femme, à moins que cela ne prenne la forme d'un intérêt passionné pour le travail et d'un désintéret de la maison, voire d'une aventure extra-conjugale. "Bien, tu as ton enfant, moi, j'ai quelqu'un d'autre !" Vous entrevoyez qu'il s'agit là d'une réactivation d'un conflit oedipien demeuré inconscient et qui met en jeu la jalousie passée de l'enfant vis-à-vis de son père et de la place qu'il occupait dans le corps et le désir de la mère.

Qu'elle soit vécue sur le mode de l'intimité et de la joie ou sur celui de la présence refusée, parasitaire, agressive, la place qu'occupe l'embryon, est celle d'un sujet-tiers par rapport auquel se trouve interrogée et mise en question la relation des géniteurs et l'histoire qui la supporte.

Que la femme vive la grossesse comme une agression (qui dérange, qui déforme le corps, qui grignote etc...) et qu'elle lutte contre cet intrus, cet étranger n'autorise en rien la conclusion selon laquelle cet enfant n'aurait

pas été désiré inconsciemment. Cela témoigne bien plutôt du contraire : ne pas pouvoir supporter l'altérité à l'intérieur de soi-même, c'est aussi la confesser. La dialectique du rejet n'est pas si simple qu'on veut bien le dire dans les journaux. Elle est une manière névrotique de désirer et porte la marque de l'ambivalence prégénitale où la haine et l'amour se confondent, s'alternent, se succèdent, s'appellent immédiatement l'une l'autre, comme si la seule jouissance (narcissique) était dans ce renversement incessant. A l'extrême limite, là où l'altérité est vécue sur le mode de l'altération, là où le surgissement de l'autre irréductible à soi est vécu comme disparition du soi irréductible à l'autre, là où, vous le voyez, la triade oedipienne ne fonctionne plus dans l'ordre symbolique, apparaît un processus qui met la haine là où il y a l'amour, qui met la mort là où il y a la vie. Mais il faut qu'il y ait vie pour pouvoir mettre la mort à sa place. Cette attitude de défi qui touche à la perversion de la parole même, il me semble que l'avortement en est un des plus éclatants symptôme. Nous retrouvons ici ce fantasme de toute-puissance et l'inversion qui le caractérise. Il me semble que, dans bien des cas, c'est lui qui sous-tend inconsciemment le passage à l'acte de l'avortement, quelle que soit la rationalisation qu'on en donne.

Vous percevez dès lors que pour tuer l'enfant il faut quelque part qu'il ait été désiré. Ce quelque part, c'est évidemment l'inconscient.

Au niveau de la structure, cela signifie en effet que le désir de la vie, de l'incarnation de la parole ne peut être vécu que sous la forme du rejet dès lors que la vie passe dans l'effectivité, que la parole s'incarne. Et le désir de mort ne se trouve justifié par rien d'autre que le désir de vie. La vie de l'autre "ne sert" qu'à y projeter, pour s'en débarrasser, la pulsion de mort : ce n'est pas moi qui l'agresse, c'est lui qui m'agresse ce qui me met dans l'état de légitime défense, ce qui justifie mon agression. Ce processus de projection bien connu depuis Freud tend, vous le voyez, à légitimer le fait de donner la mort pour ne pas avoir à la recevoir : vous voyez qu'au bout du compte, c'est ce qui gît sous la revendication qui réclame la légitimation de l'avortement.

Le surgissement de l'autre et son désir en appellent, en effet, toujours à la limite de soi et en définitive à la mort (la castration). Supprimer l'autre, c'est le meilleur moyen d'éviter - au niveau du fantasme - la limite et la mort ...

Cette dialectique est d'autant plus vraie qu'elle s'appuie sur l'acceptation de la naissance légitimée par le prétendu "désir de l'enfant" dont on nous rabat tant les oreilles. Passée dans le vocabulaire de la conscience et de la rationalisation idéologique, cette expression qui a des relents frelatés de psychanalyse n'est ni plus ni moins qu'une ineptie. Elle cache mal la pure et simple envie, le pur besoin narcissique qui ne fait pas davantage que le processus que nous venons d'analyser/à l'autre en tant que tel. Ce fameux désir de l'enfant n'est ni plus ni moins que la négation du désir de l'enfant, de l'enfant en tant qu'il désire naître. Il ressortit au même narcissisme et à la même ambivalence. Quelque chose comme : "ce n'est pas moi que j'aime, c'est lui, ce qui justifie l'amour que j'ai de moi-même". Cette inversion des sujets montre bien que pas plus que dans le cas précédent l'autre n'a de place (cf.doc.) (Cet amour passionné de l'enfant utérin dit d'ailleurs assez vite son origine, après la naissance, la séparation, en laissant place à des envies de faire mal, de tuer ... qui demeurent "inexplicables" et qui sont fort culpabilisantes ...) (5)

Nous ne pouvons pas pousser très loin l'analyse, mais il est clair que - à prendre le phénomène actuel dans son entier - il n'est pas étonnant du tout que l'apologie du désir de l'enfant (c'est-à-dire de l'envie de la mère) aille de pair avec la légitimation de sa mort. Dans les deux cas

en effet, le désir (le vrai cette fois) est perverti et ce que j'appelle la parole (qui articule le désir à l'Autre par la médiation de la loi) est court-circuitée, déniée au profit d'un moi imaginaire levé dans le fantasme de la toute-puissance.

Je ne connais qu'une formule qui mette en jeu la vérité du désir, c'est : "aime ton prochain comme toi-même", c'est-à-dire : "Ne le fais servir à aucune justification, même pas (et c'est là le comble) à la justification de l'amour, car l'amour n'a aucune justification... comme en témoigne précisément l'amour de soi-même".

Ce qu'il nous est alors commandé d'aimer, c'est le sujet qui parle en l'autre et qui est tout autre que mon prochain, justement. Sur lui je n'ai pas barre même si je le barre constamment des représentations que je m'en fais. Ce qu'il nous est alors commandé d'aimer, c'est le sujet qui parle en moi et qui est tout autre que moi-même, que l'imagination que j'ai de moi. Aimer le prochain comme soi-même, c'est apprendre que ce qui est aimable en lui ce n'est pas l'image que je m'en fais et qui n'est jamais que la projection de l'image que je me fais de moi-même, c'est laisser tomber cette image de moi toujours remise en question par la parole qui m'est, par l'autre, adressée, parole qui est source de toute représentation. mais qui n'est adéquatément aucune d'elles. L'autre en tant que surgissement de la parole qui articule un discours, c'est bien le sujet en tant que tel.

Vous le voyez la formule évangélique n'a rien à voir avec les sentiments - fût-il celui de la générosité masochiste -, elle se réfère à la vie du sujet qui demeure dans la parole et qui, bien que livré à des sentiments contraires qu'il a à connaître, n'a pas à en juger parce qu'il n'en est pas le maître. Il n'est pas le maître des sentiments agressifs qui l'agitent et pas davantage il n'est le maître de ses sentiments amoureux, il n'est pas le maître des pulsions qui le traversent, qu'elles soient de mort ou de vie. Il n'est que dans la parole qui les articule en un effet de sens. Il n'est que là et c'est bien là qu'il naît et qu'il meurt.

Se laisser disposer à accueillir le prochain, le prochain enfant, c'est reconnaître dans le processus de la génération (indépendant de la conscience que nous en avons) le lieu où l'homme devient le prochain en tant qu'il est lui au si sujet de la parole qui m'habite. Je ne le reconnaîtrai que si je la reconnais en moi.

En tant que fruit du désir inconscient, la conception, la parole qui se conçoit, l'apparition de la vie est toujours étonnante. Elle dérange le discours établi, l'organisation et l'oblige à prendre une nouvelle forme, une nouvelle figure. Qu'il donne lieu à l'émerveillement ou à la révolte, cet étonnement ne manque jamais. C'est l'émerveillement ou la révolte qui signe la réalité du désir et marque l'irruption de la parole. Il en va d'ailleurs ainsi dans toutes les manifestations de l'inconscient : nous ne le reconnaissons jamais qu'après coup, dans l'effet de sens, dans l'effet d'enchantement ou de scandale qu'il procure.

C'est là que - pour en terminer - je choisirai de laisser s'ouvrir la question politique que ne peut manquer de soulever le problème de l'avortement, certes, mais aussi et surtout celui de la naissance. Pour qu'une réflexion politique soit sérieuse, dans son ordre, elle ne peut tenir compte que du seul scandale ou du seul émerveillement provoqué par l'apparition de la vie.

Si elle a à tenir compte des facteurs économiques, sociologiques, démographiques etc..., ces facteurs ne peuvent être pour elle un but. Si

"politique il y a, ces facteurs ne peuvent être envisagés qu'en fonction de la génération en tant qu'elle est humaine, c'est-à-dire, si l'on nous a suivi jusqu'ici, en tant qu'elle est ordonnée à la parole qui ne cesse de renouveler les structures qu'elle a pour tâche d'établir. Si la sphère politique est ordonnée à et par la parole, elle ne peut trouver son ressort dans le scandale ou l'émerveillement qui tendent à l'occulter et à la réduire au "sentiment". S'il en est ainsi, la politique alors ne travaille plus à établir les conditions d'une accession à la parole, les conditions d'un droit, elle devient caricature de politique qui ne fait que sancionner un rapport de forces.

Cette génération de la vie - que le politique a à organiser en des figures indéfiniment variables - il ne peut, au nom d'une de ces figures exhaussée au rang d'idéologie absolue, légitimement y toucher et résoudre les problèmes que pose le surgissement de la vie et autorisant sa négation ou sa disparition. Car du même coup, l'ordre du politique perdrait ce qui fait son ressort.

Il me paraît évident, en effet, que dès que la politique n'est plus centrée, pour ainsi dire, par le problème de la génération (qui n'est pourtant pas de son ressort) du sujet, au sens où nous l'entendons, elle ne peut que s'organiser autour du plaisir et du confort, d'un "bonheur" planificateur des êtres et des choses ou, si vous voulez, autour de l'argent et de la mort auxquels la parole se trouve asservie.

La génération du sujet en tant qu'acte de la parole se trouve alors au service de l'économie etc..., au service des choses dont la multiplication finit par engloutir ceux-là mêmes, l'idéologie même à laquelle elle était censée servir.

La sphère politique devient alors l'univers d'un bavardage qui se mord la queue, clos sur lui-même, non ouvert, non référé au seul problème qui n'est pas comme on le dit trop souvent celui de la survie, mais bien celui de la vie, de sa génération. Seule cette génération rouvre constamment à l'ordre (symbolique et originel) de la parole une organisation, une société, un ordre social qui tend à se refermer, à se clore sur lui-même, à se crispier sur sa production, que cette production soit de l'ordre de la valeur ou de la plus value.

C'est pourquoi la politique ne saurait se réduire à la pure et simple organisation des conditions de la vie, au seul rapport de l'économique et du social. Elle le doit, certes, et quelle que soit l'idéologie qui la gouverne, mais en fonction de cette référence à la LOI qui régit la génération et sur laquelle elle n'a pas barre puisqu'elle en dépend. En ce lieu, c'est elle qui se soumet à la parole et c'est bien ce qui l'autorise à son tour à ordonner le monde qu'elle organise à cette parole qui fait l'homme.

Dès lors, dans les situations d'urgence, elle peut certes - pour revenir à notre problème - admettre l'avortement, comme un fait qui met en cause les lois et par là la société toute entière (le sens de son unité), mais comment pourrait-elle le légitimer comme un droit ,

ce qui est légitimé dans :	c'est le fait de :	au nom du droit à :
1a LEGITIME DEFENSE	de TUER	à la VIE de SOI-MEME
1a GUERRE	de TUER	à la VIE du PEUPLE
1a PEINE DE MORT	de TUER	à la VIE de la SOCIETE
L'AVORTEMENT à CONDITION QUE... il y ait : danger pour la mère danger pour l'enfant (monstre)	de TUER	la VIE de la MERE la VIE de la MERE la VIE de l'ENFANT

Dans tous ces cas, le fait de donner la mort trouve sa justification, aux yeux de la LOI, disons - plutôt, du législateur - dans la nécessité de conserver ou préserver la VIE, non en tant que pur phénomène, mais en tant qu'elle renvoie au désir de vivre du Sujet en tant qu'homme, et cela, même si l'on peut et l'on doit en discuter.

Vous voyez qu'implicitement, au moins, cela renvoie à la "parole" en tant que le sujet y demeure comme lieu du sens de la vie et de la mort.

ce qui est légitimé dans :	c'est le fait de :	au nom du droit à :
L'AVORTEMENT LIBERALISE	TUER	au PLAISIR en tant qu'il est référé à la réduction à 0 des tensions organiques et à la MORT.

Que l'acte de TUER découle du plaisir et du fantasme mortifère de la toute-puissance et de la maîtrise, c'est un fait d'expérience qu'il faut admettre dans toute son étendue et ses implications. Mais si la LOI a pour fonction finalement dernière de symboliser par une parole qui a autorité, une parole qui vient d'un TIERS, le rapport de la mort et de la vie en tant qu'il est le lieu du sens de l'homme, on ne voit pas comment TUER au nom du seul PLAISIR (qui oblitère la reconnaissance de l'autre et par conséquent celle du sujet), du seul PLAISIR mortifère, peut devenir légitime. Le concept de Loi s'évanouit ipso-facto et avec lui l'instance symbolique hors de laquelle aucun sujet humain peut se reconnaître et comme vivant et comme mortel.

Une telle LOI-NON-LOI - qui dissocie le rapport symbolique qu'elle a à maintenir - ne peut que "consacrer" la perversion qui nie la différence instauratrice entre la VIE et la MORT : elle consacre le statut de "survivance du vivant" en en faisant un être qui a échappé à la mort à laquelle

pourtant il est légitimement soumis dès l'origine. S'il vit, ce n'est pas au nom du droit à vivre ou de la parole à se dire dans le monde, c'est seulement parce que cela fait plaisir (ou faisait plaisir) à ses géniteurs ou à sa mère. Sa vie dépend d'eux ou d'elle. Il n'est qu'un mort en sursis, ce qui caractérise non la VIE mais la survie.

Vous voyez que cette négation de la différence comme lieu du surgissement du sens, nous la retrouvons dans la négation du fait de cette différence qui anime les tenants de la libéralisation de l'avortement : il n'y a pas de différence entre un fœtus et un organe : la génération est insignifiante. Comment nous étonner, dès lors, qu'au terme soit niée la différence entre la vie et la mort, la loi et le fantasme?

A y bien réfléchir, toute politique est soutenue, sous-tendue par cette contradiction - Etudes, janv. 73, p. 76 - entre le surgissement de la vie et son organisation dans le temps et l'espace où à la césure qu'introduit la mort. Mais c'est le maintien de cette contradiction qui en fait le ressort non son évacuation pur et simple.

Le champ politique ne se comprend, après tout, que dans cette entre-deux où il se développe : entre la LOI de la parole et les sujets qui parlent, il a à établir - précisément pour qu'ils puissent parler en vérité, pour qu'ils puissent être selon la parole, - à inspirer plutôt des lois qui tiennent compte de ces deux pôles et qui, en même temps, en soutiennent l'inhérente contradiction.

C'est à cette place, on le voit, que toutes les conceptions de l'homme viennent constamment à se faire et à se défaire.

Si tout cela est cohérent, il me semble alors qu'apparaît ici quelque chose qui est de l'ordre d'une option radicale (dont les effets courent à travers toute politique mais que la politique n'a pas pour fonction de formuler). Cette option radicale, c'est la foi qui la pose et elle concerne la vérité de ce qu'il en est de l'homme :

- ou la parole (dans la génération) se conçoit selon l'idée que l'homme s'en fait, selon l'image qu'il se fait de lui-même et dont il serait le seul juge, ce qui met en place de réalité dernière (originaire et finale) la conception idéologique ou scientifique dont l'homme est l'auteur et le maître.
- ou la parole se conçoit à l'image de Dieu, c'est-à-dire rien parmi les représentations, à l'image de leur source à laquelle en tant que sujet parlant l'homme a, paradoxalement, à s'identifier et dans laquelle il a à demeurer car il y reconnaît, dans l'expérience de méconnaissance qu'il en a, sa spécificité, son origine et sa fin.

Cette conception de l'homme qui implique référence, non plus à l'idée de la parole, mais à la parole même dont il est l'incarnation, met en place de réalité dernière la conception mythologique et, à un degré de plus, dans le renversement de la mythologie même, la conception de l'homme selon la révélation de la parole elle-même.

En d'autres termes, le sens de la génération humaine dépend de la manière dont l'homme se conçoit : s'il se conçoit selon l'image qu'il a de lui-même, il peut certes, donner la mort puisque la vie vient de lui. S'il se conçoit à l'image d'une parole qui l'informe dans un appel et une réponse à un Autre qui le constitue comme sujet, il ne peut que se considérer comme le

lieu de la manifestation de la parole de vie alors même qu'il se reconnaît impuissant à la donner, et dût-il en mourir, c'est-à-dire mourir à lui-même, à son propre désir de mort.

3 décembre 1973

Les Fantasques - Fourvière

N O T E S

- 1) Ce discours ressortit à une observation rigoureuse des formes et des fonctions, observation que l'on peut dire extérieure. Signalons d'autre part que la rencontre de deux organismes ne se conçoit que dans la mesure où leur séparation persiste après la rencontre.
- 2) Ce discours ressortit d'une connaissance quasi-mathématique de la structure de la substance chimique, connaissance abstraite des lois qui régissent sa transformation. Signalons que la rencontre de deux gènes ne se conçoit que dans la mesure où leur rencontre n'est pas suivie de séparation, mais aboutit à une entité nouvelle.
- 3) Il n'est pas sérieux de vouloir ici aborder ces problèmes, mais il me semble que la méthode de travail de Paul Beauchamp qui vise à mettre en évidence le travail de la structure en tant qu'elle se répète est une des meilleures voies d'accès à cette problématique. Il rejoint par là Freud et Lacan, mais là où le texte étudié par Freud et Lacan ne concerne que l'histoire d'un individu qui ne peut être appréhendé qu'à travers un discours qui n'intéresse que trois générations, le texte étudié par Beauchamp concerne l'Histoire qui ne peut être appréhendée qu'à travers un discours qui intéresse la Génération des générations. Dans la parole qui supporte la génération d'un individu, Freud et Lacan pointent le ressort (originaire) de son histoire. Dans la Parole qui supporte la génération des générations, Beauchamp interroge le ressort même de l'Histoire. Mais, dans les deux cas, vous voyez que la problématique reste la même : il s'agit, à travers la répétition du discours d'en appeler à la parole dont le sujet est l'effet : dans la psychanalyse, c'est du sujet de l'histoire individuelle dont il est question ; dans l'exégèse telle que l'entend Beauchamp, la question ouvre sur le sujet de l'Histoire, Dieu.

Vous percevez que, dans leur identité, ces deux méthodes font jouer la différence maximale en même temps que la tentation maximale qui est de récupérer ce qu'il en est de la parole de Dieu dans la parole de l'homme ou, inversement, ce qu'il en est de la parole de l'homme dans la parole de Dieu, tentation aussi actuelle qu'originaire ou, si vous voulez, aussi actuelle que l'est celle d'Adam et Eve, tentation - vous le voyez - radicalement dénoncée et démantelée dans l'événement christique.

Laissons-là ces considérations de méthode : elles ne veulent qu'éviter la confusion dans ce qui va suivre.

- (4) Note de la page 4 : Il faudrait faire une analyse des discours scientifiques qui prennent pour objet le langage et voir comment elles se perdent, elles aussi, dans une série de plus en plus précise, mais qui laisse en définitive échapper "le rapport du langage à la chose" : ainsi psychanalyse, linguistique, structuralisme. Comme nous avons vu qu'il en était, à l'autre pôle, de la science naturelle, de la cytologie (histologie) et de la génétique.
- (5). Si les nécessités de l'exposé me font évoquer devant vous des "cas" extrêmes il nous faut cependant remarquer que les "composantes" qu'ils mettent en évidence sont présentes chez toute femme enceinte. Toute femme enceinte a à composer avec les pulsions de mort qui l'habitent, qu'elle en soit ou non consciente et même si elles se manifestent par le trop fameux épanouissement ou le trop glorifié dévouement maternel, c'est-à-dire par leur contraire.

Cela est aisément compréhensible, après tout : l'enfant qui se conçoit en elle réactualise la parole, le verbe qui la constitue comme sujet et qui n'a d'autre fonction que de conjuguer la vie et la mort.

ECHANGE AVEC DENIS VASSE

Introduction à l'exposé

Ce qui m'a suscité à parler ici, c'est un certain désintéressement. Non que la question manque pour moi d'intérêt, au contraire. J'entends par "désintéressement" une attitude qui questionne 1° l'immédiateté de la réponse (qui est du côté du discours conscient), et 2° l'urgence de la solution (le "passage à l'acte").

Pourquoi ce désintéressement a-t-il tendu à s'exprimer ? C'est qu'il est né du constat que je fais tous les jours, en recevant un certain nombre de gens ou en lisant la presse, du hiatus existant à propos de l'avortement, entre le discours public et le discours privé. Entre ce qu'on dit que les gens disent (presse, radio) et ce qu'ils disent lorsque vous prenez le temps (qui se compte en années) d'entendre ce qui se dit.

S'il en est ainsi, il n'est pas étonnant que mon propre discours mette en oeuvre la contradiction : en tant qu'elle est ce qui - particulièrement dans la société actuelle - fait ouverture sur la parole. Et c'est de cette parole que je voudrais parler, tout en sachant que cette visée a quelque chose d'impossible.

Pourquoi ici, à Fourvière ? Parce qu'il y a, de moins en moins de lieux qui ne soient pas submergés par l'urgence, ou par l'institution, ou par l'idéologie. Que paradoxalement un lieu comme celui-ci devient un lieu où quelque chose peut se laisser penser. Et que ce lieu, qui annonce sa propre disparition, est particulièrement apte à éviter une saisie trop rapide de ce qui peut s'y dire. Il m'a paru favorable à un engagement qui, pour être moins visible que celui que réclament les "partis" n'en est pas moins essentiel : celui d'une pensée qui tente de s'exercer.

Parole, langage et code. (à la fin de la première partie-cf.p.5, milieu)

P. Vallin : - Y a-t-il plus qu'un jeu de langage à référer à la parole les notions de code et de décodage ?

D. Vasse : - ... au moins au langage. M'y étant essayé, je ne vois pas comment on peut penser en dernier ressort (pas immédiatement) les notions de code et de décodage en dehors de la rupture articulatrice du langage et, en conséquence, de cela même qui le fonde : la parole.

P. V. - On voit bien comment le processus scientifique ne peut jamais toucher le vivant que sous mode humain, autrement que par la projection de la structure de notre discours. Mais n'y a-t-il pas également dans la démarche le fait d'opérer une coupure par rapport à ce discours, et de poser le code comme extériorité ?

D.V. : - C'est la pointe de ce que je veux dire : tout discours scientifique assure son développement au prix de l'exclusion du sens; son objet n'est pas la question du "pourquoi" ou du "dans quel sens ça va", mais celle du "comment ça marche", "comment est-ce possible". C'est la possibilité d'un phénomène (et sa repro-

duction) que s'intéresse la science, non à ce qu'il signifie pour l'homme.

Parole et fatalisme (ce débat a pris place en fin de matinée; cf. p. 12
2° alinéa de l'exposé).

P. Vallin : - Dans l'exercice de la génération, entre la conception et le premier cri, ne présupposes-tu pas une espèce de fatalisme de l'incarnation de la parole ? Une espèce de force, la "parole" qui serait derrière... Mais ne faut-il pas voir comment ce processus n'est pas fatal mais suppose un exercice de la parole ?

D. Vasse : - Bien sûr.

P. V. : - Mais n'y a-t-il pas un fondement à dire que dans certains cas, ce travail, ce "travail" devient impossible.

D.V. - Je dirais volontiers que ce ^{que} vous appelez "fatalisme" est le lieu même du sens, c'est-à-dire le contraire du fatalisme. Le fatalisme est de l'ordre du pur fonctionnement événementiel de l'ordre du non-sens et de la mort. Or c'est précisément en ce lieu que surgit la dimension de la parole.

Mais le problème de l'avortement remet en question la loi sous laquelle vit la société. Il est vain de faire un loi censée résoudre tous les problèmes de l'avortement. Ce qui est ici remis en question, c'est bien la parole en tant qu'elle organise la société au niveau de la génération et de la mort, précisément.

Parole volontaire ou libre ?

J. Mendel : - En vous entendant, je pensais au début que nous arriveriez à une conclusion inverse. Et il y avait là une cohérence remarquable. Vous ne parlez pas tellement d'une parole que d'un langage...

D.V. : Oh non !

J.M. : ... car une parole non dite librement n'est pas une parole. Il y a certes le soubassement de l'inconscient. Mais cette parole ne ressemble pas à celle de Dieu. Dans l'engendrement cette parole ne dépend pas de nous, mais nous est imposée.

D.V. : Imposée ? Elle n'est pas imposée de l'extérieur, elle s'impose comme ce sans quoi le concept d'homme ne peut être pensé.

Vous dites que c'est la liberté qui fonde la parole. Je dis simplement que c'est l'inverse; car je vois mal de quelle liberté il s'agirait alors.

J.M. : - Mais la parole dite ou redite dans la reconnaissance est une parole volontaire, libre.

D.V. : - Peut-être y a-t-il malentendu sur le concept de parole. Car enfin une parole volontaire est le contraire d'une parole libre; la liberté de la parole ne peut être originée dans notre volonté consciente qui tend plus à la capter et à s'en servir qu'à la manifester.

Les limites de la Biologie

G. Martelet : - Je souscris à ce qui vient d'être dit, pour autant que je puisse le comprendre. Vous retrouvez cette grande intuition que "l'homme passe l'homme", et notamment dans l'acte même où il s'engendre. La redécouverte

actuelle de la liberté croirait souvent pouvoir se passer du conditionnement, de la condition humaine. Dans un langage très intériorisé, vous retrouvez ce paradoxe : nous ne sommes donnés à nous-mêmes qu'à-travers quelque chose qui n'est pas de nous.

D.V. : - Ce n'est pas une chose.

G.M. : - Oui, je dirais que c'est l'Esprit. Mais par rapport au langage de la "parole", le langage de l'esprit peut encore être objectivé et objectivant. Avec la parole, vous vous mettez du côté de l'intérieur même du sujet, et vous retrouvez le paradoxe d'un homme qui commence sans parler et qui pourtant naît pour la parole.

Dans une perspective qui n'est pas la vôtre, je dirais peut-être que l'inconscient de l'homme est son corps : ce qui lui est donné pour qu'il se donne à lui-même, mais sans qu'au départ il en soit le principe et la source. Qu'en diriez-vous ?

D.V. : - Dire que l'inconscient de l'homme est son corps nous ramènerait devant des obstacles insurmontables. Je préfère : l'inconscient de l'homme est son histoire.

G.M. : - Mais accepteriez-vous de penser que le point de vue biologique objectif, s'il est assez fin pour analyser dans le corps de l'homme les conditions de la vie subjective, peut être réconcilié avec celui que vous présentez ? Il y a une "vanité" de la science, oui. N'êtes-vous pas trop sévère pour elle ?

D.V. : - Une "vacuité"...

G.M. : - C'est encore trop dur !

D.V. : - La science dit l'opérateur du fonctionnement.

G.M. : - Ce n'est ni vide ni vain : cela permet à l'expérience de se constituer et d'avoir le corps même de sa possibilité.

D.V. : - Ce n'est pas vain mais le devient quand on prétend dire ainsi le moment de la vie.

G.M. : - Elle n'a pas de moment; c'est le tout, la totalité même du mouvement organique. Conscient de ses limites dans une véritable interdisciplinarité, la science n'est plus ni vaine. Mais il manque souvent au savant l'interdisciplinarité profonde qui lui permettrait de se situer comme homme à l'intérieur de son travail.

D.V. : - J'ai parlé uniquement du discours de la science, et non de l'homme de science. Tout véritable homme de science en arrive à interroger son propre discours, au nom de celui qui le fait, donc en son propre nom. Là me paraît être le passage qui lui permet de sortir de sa technique, de ne pas s'y aliéner.

O. de Dinechin : - La loi que se donne le biologiste en disant "je ne parle pas du sens" peut-elle se référer à la parole et comment ?

D.V. : - Bien sûr, il n'y a pas chez l'homme de science un processus volontaire d'exclusion du sens. Mais sa question sur le "comment" aboutit à une exclusion. Reste à savoir si cette dernière va être "symbolique" ou réelle, s'il va percevoir la démarche engagée, ou s'il va dire : "c'est mon discours qui est le sens". Le cas de Monod est exemplaire.

Les échecs de la parole (débat de l'après-midi, après la fin de l'exposé).

J. Mondel : - Vos paroles fondaient sur l'homme, me paraissent inhumaines tout en voulant dire la vérité de l'homme. Une parole est dite, encore faut-il qu'elle soit dite à moi, ou que je la dise moi-même. Il y a des paroles qui n'aboutissent pas, qui n'apportent pas de liberté. Je pense à tel fils naturel me disant "je ne suis jamais né. Il y a des paroles qui ne sont dites à personne. C'est pourquoi je vois dans la génération des moments sans véritable parole dite ou reçue; ces limitations permettent peut-être que telle naissance ne puisse être acceptée. Dans le cas d'une fille de quinze ans enceinte de son père, quelle parole a été dite ? Dans l'avortement d'une femme ayant deux ou trois enfants, quelle parole a été dite ? Ces limites de l'action humaine nuancent ou complètent ce que vous disiez sur la parole.

Denis Vasse : - Sauf à être complètement en dehors du temps, de l'espace et des sentiments humains, je ne peux que souscrire à ce discours. Mais j'ai essayé de le désamorcer pour reprendre les choses de plus loin. Et tout d'abord il ne faut pas confondre ce que j'ai appelé la parole et les paroles.

Ce qui est humain et ce qui n'est pas humain, c'est ce mélange qui caractérise l'homme et donc la génération et ses "ratés". Que, tordus comme nous le sommes, il y ait encore au monde des sujets parlants, cela m'étonne beaucoup plus que l'avortement.

J.M. : - Le ratage est-il propre à notre génération, ou de tous les temps ?

D.V. : - De tous les temps. Le propre de la génération actuelle est dans la forme prise aujourd'hui, dans un mode en relation avec la civilisation industrielle. Les générations ratées qui posent le problème de la génération sont de l'ordre humain par excellence, et non d'aujourd'hui. Et quelle que soit la loi, il y aura encore des générations ratées, et peut-être même de plus en plus. Seulement, il y a une parole que, pour être politique d'hommes, le politique ne peut abandonner.

Quant à la figure actuelle du conflit, je crois que nous avons à aller jusqu'au bout d'un processus de mort collective. Car finalement, ce qui pose le problème de la parole, c'est la mort, et à un degré moindre les générations ratées. Nous ne fabriquons pas la parole, elle est donnée et se donne là où nous ne pouvons rien; en tant qu'homme nous avons à faire cette expérience, quand bien même nous essayons de produire et de programmer cette parole. Tout homme fait l'expérience de la parole qui l'informe dans la mesure où il fait l'expérience à la mort, et certainement pas avant. Et tout se passe aujourd'hui comme si nous avions besoin de retrouver une parole, et nous ne la retrouvons que dans cette expérience collective où nous nous sommes laissés entraîner en jouant les apprentis sorciers.

La parole, concept-limite

G. Martelet : - Sommes-nous encore, avec la "parole", dans une façon de parler ?

D.V. : - La parole est l'énigme de l'homme, car au bout du compte une seule question laisse ouverte la question de l'homme : qu'est-ce que la parole ? J'emploie ce concept de parole comme un concept-limite, que ne recouvre aucune des représentations, aucune des définitions imaginables.

Ainsi localisée (cf le schéma), la parole est ce sans quoi je ne parle pas, ce sans quoi ne je pourrais pas être en silence, non plus. Sur un autre registre : ce qui articule le silence de mon corps au discours que je tiens.

Quelle action éthique indique une telle analyse ?

G.M. : Le biais politique ouvre sur la question d'un programme. Mais l'utilisation du concept de parole pour saisir ce qu'il y a de plus originaire en l'homme suffit-elle pour orienter l'effort éthique de l'homme ? Précisez-vous ainsi les conditions auxquelles l'homme peut entrer dans l'obligation profonde de se faire lui-même ?

D.V. : - Je crois ne pas avoir de réponse. Sinon, tout le monde l'aurait. Mis en branle par l'écart entre les discours public et privé, j'ai devant vous fait une action, la seule qui me soit donnée de faire : essayer de refaire surgir un des pôles politiques. Car je vois s'aplatir la politique dans le conditionnement, ignorante du fait que dans cette solution c'est la génération qui est visée. On aura une loi statistique, mais il n'y aura plus de politique. J'aimerais pouvoir le dire à des hommes politiques chargés de faire la loi. Mais comment m'engager dans ce conflit autrement que je ne l'ai fait ?

Globalité de la réflexion et particularité des situations

P. Verspieren : Ton analyse éclaire très bien le regard pour l'ensemble. Mais peut-elle faire place à la diversité des situations et des approches ?

D.V. : Il ne s'agit pas de faire fi des autres dimensions, et je ne débouche certainement pas sur un discours tenant compte de toute la diversité des conditions. On peut donc s'en emparer et en faire une arme. Je crois avoir montré que je ne le cherche pas.

P.V. : En quoi risque-t-on de globaliser ?

D.V. : - Dans la mesure où une réflexion ne me libère pas pour affronter des situations individuelles, elle est nulle et non avenue. Mais si elle me libère, elle me rend attentif à toutes les situations particulières - y compris si j'ai à constater que tel avortement est la résultante d'une conception selon l'image du moi, je dois en tenir compte, je ne puis rien faire d'autre.

Ainsi, en ouvrant au domaine politique, j'avoue ma propre "stratation", ma propre limite : je la fais jouer pour qu'enfin cela s'articule à d'autres discours, et non pour prendre leur place.

Quant au discours psychanalytique, on peut en dire beaucoup de choses. Comme "science", j'en ai parlé. Il a tous les caractères du discours scientifique, mais, sauf à devenir le plus aliénant du monde, il ne peut pas se prendre au sérieux parce qu'il est la mise en cause de tous les discours, y compris de lui-même. Son corpus ne sera jamais clos, ou bien il deviendra discours frelaté : sept démons au lieu d'un !

Foi et langage théologique

J.L. Schlegel : Les expressions employées "incarnation" "génération" sont théologiques. Ton discours ne présuppose-t-il pas pour être entendu un préalable, une sorte de foi dans cette parole, comme dans une hypostase complètement séparée (voir le schéma) ?

D.V. : - Il est vrai que j'offre le flanc à un tel reproche. Mais en est-ce un ? Je ne pense pas qu'un homme de science pas plus qu'un psychanalyste puisse exercer sa technique ou son métier autrement que dans un rapport à une certaine foi. Ceux qui travaillent avec des enfants le comprennent très bien.

Enlever cette foi voudrait dire encore que le discours pourrait produire le sujet, la parole dont tu parles. Mais toute technique est inévitablement ordonnée à quelque chose qui n'est pas elle. Ainsi, quand quelqu'un ayant passé chez moi 5 ou 7 ans s'en va, je ne sais pas qui il est : je sais seulement qu'il est devenu ce qu'il avait à devenir il s'en va et me laisse

tomber. Voilà qui est de l'ordre de la foi.

Sans cette foi, le rapport à l'homme est mité, impossible.

J.L.S. : - Mais un vocabulaire comme celui de "parole incarnée" ...

D.V. : - ... s'emploie très bien hors de la théologie : il signifie la parole dans la chair. Devant un public de psychanalistes, dire "l'enfant a la place de la parole", très bien. Je n'ai tout de même pas dit alors que Dieu s'était incarné.

J.L.S. : - Et dans la finale ?

D.V. : - C'est clair ! Je suis Denis Vasse, je m'interroge sur ce que les psychanalystes appellent la parole : "pourquoi la parole" Ils me répondent : "nous ne posons pas la question du pourquoi". Je dis qu'elle se pose pourtant. On voit ici comment la psychanalyse reste un discours scientifique, en regardant comment fonctionne la parole, et en ne touchant pas au pourquoi.

D. Peccoud : - Ton discours demande de rencontrer une certaine résonance dans l'expérience des auditeurs. Quand on y rentre, il semble très bien construit. Faut-il dire alors qu'une argumentation aboutissant à des propositions sur une loi sur l'avortement ne peut avoir pour origine autre chose qu'une sorte de foi ? Cela relativise beaucoup toute loi en la matière, car qui pourra déterminer le consensus au niveau d'un pays ? Peut-on exiger que tous résument au titre de l'expérience proposée ?

D.V. : - Si ce que j'évoque fais résonner quelque chose, c'est que cela a quelque chose d'universel. Mais on peut très bien admettre qu'une société prenne le parti d'une politique ayant pour soubassement une conception de l'homme à l'image de l'homme. Cela introduit pourtant une certaine contradiction, car on n'a jamais vu un homme faire de l'homme.

Libéraliser l'avortement, c'est faire du fantasme de chacun sa propre loi. L'inverse aboutit à une tyrannie qui fait du fantasme de quelqu'un (ou de quelques uns) la loi. Dans les deux cas la sphère politique est atteinte. (en prend un coup).

J. Leca : - L'histoire récente, avec l'Allemagne Hitlérienne, a montré que la possibilité existait.

D.V. : - Le fantasme "libéré" de l'individu est un fantasme de toute-puissance qui produit la mort.

Place du langage de la Fabrication

P. Vallin : - J'ai difficulté à reconnaître aussi simplement l'exclusion dans la génération des schèmes de la fabrication, de la production. Au nom d'une origine pure qui serait la parole s'incarnant, faut-il traiter péjorativement ce qui relève de ces schèmes, et qui est une image théologique importante dans la formation de l'homme par Dieu ou de l'homme par la femme ? Une autre approche pourrait-elle prendre en compte la mère qui fait son enfant, dans un rapport de fabrication complémentaire, incluant aussi un processus de déroulement temporel qui ne peut être projeté sur une origine pure ?

D.V. : - Je ne trouve pas ce que tu dis dans la Bible. Que des fantasmes de fabrication qui nous habitent y trouvent place, oui. Mais il faudrait regarder en contrepoint de quoi ils jouent.

Et si l'on écoute des femmes enceintes, ce n'est pas vrai qu'elles parlent selon ce schème. Jamais, sinon sur le mode de la plaisanterie, une femme dit "je vais faire mon enfant", mais bien "il arrive".

Madame X : - Oui, on dit toujours "il vient", "il va naître". C'est "il".

P. Beauchamp : - Les schèmes de fabrication dans la Bible, c'est toujours Dieu qui fait. Ces schèmes supposent deux temps : le programme et l'exécution (fait "d'après l'image"; et cf Ps 139 "tu m'as fait").

Mais on rencontre constamment les schèmes de fabrication pour définir l'idolâtrie : l'homme qui fait son image et l'appelle dieu. Et c'est presque le seul endroit de la Bible où se trouve une description du travail en termes techniques (Isaïe). Ainsi la théologie du travail de l'Ancien Testament est appliquée à l'idolâtrie, avec beaucoup de constance. Il s'agit de transformer un objet en signe, c'est le pouvoir sur les signes.

Ch. Jouvenot ; - Mais le politique peut-il raisonner sur la génération autrement qu'en l'articulant à un autre discours que celui de la génération, précisément sur celui de la fabrication, en contrepoint ?

P. Vallin : - Que le discours de la femme ne soit pas de fabrication, d'accord. Mais il y a un discours de l'action qui est orienté par un processus de production.

D. Vasse : - Tout à fait. Mais à ce niveau, il ne vient pas se substituer à la génération. Pris intégralement dans l'appareil digestif, c'est le discours du corps en tant qu'il n'est pas le génital. Toute image de la fabrication trouve certainement sa racine dans le corps qui fabrique, au niveau de la sexualité digestive; Et dans l'éventail de la génération, les deux se retrouvent, mais chacun à sa place.

Ainsi la politique ne peut arguer du discours de la fabrication pour dire ce qui en est de la génération. Cela ne lui dénie pas la possibilité ni la nécessité d'utiliser ce discours, mais à sa place. Le digestif est ordonné à l'objet et le génital à la parole, à la rencontre. Que des éléments du "digestif" jouent dans la rencontre, c'est évident.

Fondement du politique et processus politique

J. Leca : - Tu as ouvert sur l'ordre politique, en posant les deux pôles en tension que sont le surgissement et l'organisation de la vie, et en l'abordant ainsi par son fondement. Mais on peut l'aborder aussi par les processus, comme celui de l'ajustement et du conflit entre les pluralités d'éthiques supportées par différents groupes.

Dans le conflit actuel sur les questions de l'avortement, des groupes s'expriment; et dans la société Française, on voit un clivage en vedette : homme - femme. On entend dire que les femmes n'ont pas le droit à la parole, qu'elles ont été exclues, qu'elles doivent reprendre leurs droits. Jusqu'aux caricatures du genre "notre ventre nous appartient" ou "seules les femmes ont le droit de se déterminer sur l'avortement", caricatures qui d'ailleurs répondent à celles de sens inverse, comme le fait qu'il n'y ait ici que cinq femmes... Il faudrait aussi considérer le processus et l'articulation des groupes, la division du travail entre hommes et femmes. Si l'on ne débloque pas la situation à ce niveau, on n'arrivera pas au fondement. Actuellement, le système politique n'arrive pas à résoudre le problème de processus, quotidien : lutte des classes et lutte des sexes.

O. de Dinechin : - En avril dernier, j'avais abordé cette question de l'analyse des groupes conflictuels : le groupe des femmes constitue-t-il par rapport à celui des hommes un groupe politique ? L'équivalence lutte des femmes, lutte des classes est-elle légitime ?

Je ens une double tendance : 1) caractériser les femmes comme différentes des hommes dans une lutte; 2) en même temps, dans une perspective plus digestive, identifier la femme à l'homme sur la base d'une différence

sexuelle qui n'est plus signifiante. Par exemple à travers l'identité possible des tâches maternelles, la symbolisation de la différence n'a plus lieu là où elle avait lieu auparavant. Et précisément à ce moment le rapport homme-femme devient superposable au rapport homme-femme sur la base d'une lutte de type maître-esclave.

D.V. : - J'aurais pu aborder exactement par ce biais ce qui est en question aujourd'hui. Dans ce que dit Jean Leca, on voit bien que ce qu'on appelle la différence sexuelle n'est en rien une différence si elle n'est pas vécue dans un rapport à la parole, et si elle reste au niveau signifiant de la matérialité.

La mère ne peut s'adresser à son enfant que dans la différence sexuelle reconnue : c'est là que pointe la première adresse à son enfant comme "tu". Auparavant, on lui donne un nom d'emprunt (Trafalgar, Théodule), ce qui prouve bien qu'il n'a pas encore sa place.

Dans sa matérialité, la différence sexuelle soutient dans le monde le discours et l'empêche de se fermer, car elle est une différence de fait dont personne ne sait ce que c'est : elle n'est précisément pas un rapport de forces. Mais dans la non-référence à la parole, elle n'est plus lue que comme un rapport de forces : à ce moment là il ne s'agit plus du sexe génital.

J. Leca : - Cependant, pour l'homme politique, à partir du moment où le problème est "politisé", c'est un problème comme les autres. L'homme politique est plutôt du côté de l'organisation que du surgissement et des problèmes de fond. Cette attitude mène à des compromis, mais elle n'est criticable que si le compromis est érigé en loi générale de son action. Il est donc important que lui soit rappelé cet autre rôle qui fonde la politique.

Au niveau des processus, le clivage sexuel est ressenti comme un élément de répression. Il doit comme tel être pris en compte.

D.V. : - Les femmes qu'on dit "sexe faible" etc. , ont là une réaction analytiquement compréhensible. On les dit "sexe faible" parce que la réalité est inverse : la femme est la partie du genre humain qui a la puissance. Je n'ai jamais vu en analyse un enfant ou un adulte qui ne soit pas aux prises avec les passions et les envies de sa mère. Quand quelque chose de la structure humaine n'a pas fonctionné, il y a une difficulté extrême à se délivrer de la puissance féminine, mère. La femme, pour être reconnue et castrée de cette puissance, doit être avec un homme dans une relation de désir. Dans la génération, il faut que cette articulation différentielle fonctionne selon l'ordre de la parole, et non selon celui de la forme biologique. La parole délivre l'homme de la puissance aveugle. Cela ouvre sur la distinction entre la puissance et le pouvoir. Une femme livrée à sa puissance en meurt, tout comme l'homme.